Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 31 (1981)
Heft: 3

Artikel: Robert Musil, la science, la technique et la culture
Autor: Bouveresse, Jacques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381197

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 113 (1981), P. 211-227

ROBERT MUSIL, LA SCIENCE, LA TECHNIQUE ET LA CULTURE

JACQUES BOUVERESSE

Comme le remarque W. M. Johnston, le terme *Biedermeier* exprime sans doute mieux que n'importe quel autre « la combinaison, qui a toujours été une caractéristique propre aux Autrichiens, de la résignation politique avec la jouissance esthétique et la religiosité catholique[1] ». Du point de vue économique et sociologique, l'époque *Biedermeier*, qui a alimenté par la suite, surtout après l'effondrement de 1918, la nostalgie des Autrichiens patriotes, correspond à la disparition progressive d'une société pré-industrielle non contaminée par les « maladies » caractéristiques de la civilisation contemporaine. Dans les termes de la distinction proposée par Tönnies, l'Autriche du *Biedermeier* était — ou, en tout cas, a été perçue après coup comme — une communauté *(Gemeinschaft)* authentique, alors que l'époque qui a suivi a donné naissance à la société *(Gesellschaft)* urbaine et anonyme du capitalisme industriel, qui se caractérise, entre autres choses, par la dissolution des liens organiques traditionnels. Comme l'écrit Johnston: « Le fait qu'en Autriche la communauté, perturbée seulement de temps à autre par les excès de zèle d'un fonctionnaire, soit restée préservée jusque vers 1870, a endormi ceux qui se sont trouvés tout à coup mis en présence d'une 'société'. Même à Vienne, le capitalisme a éveillé la nostalgie de la sécurité de l'époque *Biedermeier* et amené de nombreux publicistes à prôner la 'communauté' ou, à titre de compromis, une des ses variantes[2]. »

L'Autriche se distingue effectivement de la plupart des autres grandes puissances européennes, et en particulier de sa rivale prussienne, par le fait qu'elle a réussi à maintenir relativement plus longtemps qu'ailleurs un système de valeurs, un mode de vie et des formes d'organisation sociale et politique que le développement de la civilisation industrielle était en train de rendre plus ou moins inadaptés et anachroniques. Corrélativement, l'opposition du laisser faire et du laisser vivre autrichiens à l'activisme et à l'efficacité prussiens, et l'idée d'une « culture » autrichienne spécifique, fondée sur le culte de valeurs plus traditionnelles, plus humaines et plus attrayantes que celles de la « civilisation » allemande, sont devenues un thème classique

[1] W. M. JOHNSTON, *Österreichische Kultur- und Geistesgeschichte*, Gesellschaft und Ideen im Donauraum, 1848 bis 1938, Hermann Böhlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1974, p. 35.

[2] *Ibid.*, p. 36.

chez les intellectuels de la double monarchie. C'est à propos de cette conception qu'il considère comme une naïveté caractéristique, que Musil remarque dans *Der Anschluss an Deutschland* (1919): « Le visage autrichien souriait, parce qu'il n'avait plus de muscles dans le visage. Il n'y a pas lieu de nier que, de ce fait, quelque chose de distingué, de léger, de mesuré, de sceptique, etc., s'est introduit dans la sphère viennoise; mais c'était une chose acquise à un prix trop élevé. Si l'on n'avait rien d'autre à exhiber que cette 'culture viennoise' avec son esprit de finesse dont le caractère spirituel dégénérait toujours davantage en feuilletonnisme, que cette distinction qui n'était plus en mesure de dissocier la force et la brutalité, cela serait suffisant pour souhaiter la plongée sous la douche allemande[3]».

Même s'il est vrai que, comme le constate Musil dans *L'Homme sans qualités*, il était de rigueur chez les autochtones de détester la Cacanie, cette attitude plus ou moins conventionnelle n'était manifestement, chez les plus conscients d'entre eux, que l'expression d'un sentiment patriotique frustré et refoulé. Musil n'était pas le seul à soupçonner que la supériorité attribuée à l'Autriche dans l'ordre de l'esprit pouvait être un avantage passablement illusoire et, en tout état de cause, trop cher payé. L'épisode suivant, rapporté par Boltzmann, est, à cet égard, très révélateur: « Lorsque, il y a deux ans, j'en suis venu, à Oxford, à parler dans une réunion de l'année du malheur 1866, l'une des personnes présentes a cru me faire un compliment en disant que les Autrichiens étaient trop bons pour remporter la victoire. Cette bonté et cette façon de se contenter de peu sont des choses dont il faudra que nous nous déshabituions. Mais, étant donné qu'aujourd'hui la simplicité et la frugalité disparaissent de plus en plus de l'univers, nous devons nous féliciter que justement l'Autriche possède encore comme autrefois des hommes dont le seul défaut est un excès de ces vertus et, avec le modèle le plus élevé du contentement et de la gaieté, avec notre Mozart, nous voulons proclamer:

'In unseren heiligen Mauern,
Wo der Mensch den Menschen liebt,
Kann kein Verräter lauern,
Weil man dem Feind vergibt.'

Celui dont de telles leçons, dont l'exemple de tels hommes ne réjouissent pas le cœur, celui-là ne mérite pas d'être un homme, ne mérite pas d'être un Autrichien[4].»

[3] « Der Anschluss an Deutschland » (1919), in *Gesammelte Werke* in neun Bänden, herausgegeben von Adolf Frisé, Rowohlt Verlag, Reinbeck bei Hamburg, 1978, Band 8, Essays und Reden, p. 1040.

[4] Cité par E. Broda, dans *Ludwig Boltzmann, Mensch-Physiker-Philosoph*, mit einem Geleitwort von Hans Thirring, Franz Deuticke, Wien, 1955, p. 7-8.

Le terme de « patriotisme critique », par lequel Broda désigne la relation ambivalente de Boltzmann à la Cacanie pourrait également être utilisé à propos de beaucoup d'autres intellectuels autrichiens de cette époque et en particulier de Musil. Comme le constate celui-ci: « Je suis un insatisfait. L'insatisfaction à l'égard de la patrie s'est déposée de façon doucement ironique dans *L'Homme sans qualités*[5].» Ce qui distingue l'ironie musilienne de l'arrogance pure et simple est justement ce ressentiment douloureux éprouvé par un homme profondément déçu à l'égard d'une réalité fondamentalement inégale aux possibilités qu'elle recèle. Comme le souligne Musil: « L'ironie doit contenir un élément de souffrance (sans quoi elle est un air de tout savoir mieux que les autres), hostilité et sympathie[6].»

Aux yeux de Musil, la fameuse « culture autrichienne », dont on souligne qu'elle n'a pu se développer que dans un Etat qui réunit autant de races et de nationalités variées et qui réalise une synthèse harmonieuse à partir des apports et des influences les plus diversifiés et les plus antithétiques, correspond à « une erreur de perspective de la sphère viennoise »[7] et relève, en réalité, du mythe pur et simple: « Le discours sur la culture autrichienne, qui est censée fleurir de façon plus vigoureuse sur le sol de l'Etat national mixte que partout ailleurs, cette mission si souvent célébrée de la sancta Austria, étaient une théorie qui ne s'est jamais vérifiée; le fait qu'elle ait été maintenue de façon opiniâtre malgré le démenti de la réalité était la consolation de gens qui ne peuvent payer le boulanger et se repaissent de contes de fées »[8]. L'illusion provient du fait que des milliers d'individus doués et cultivés et une « profusion de penseurs, de poètes, d'acteurs, de maîtres d'hôtel et de coiffeurs »[9] sont supposés représenter, en vertu d'un raisonnement tout à fait fallacieux, l'équivalent d'une véritable culture nationale.

L'« Autrichien de Buridan », qui hésite entre les deux bottes de foin de la Fédération Danubienne et de la Grande Allemagne, dont la deuxième l'emporte indiscutablement sur le plan de la teneur en calories, alors que de la première émane un parfum spirituel nettement plus engageant, commet l'erreur d'attribuer uniquement aux circonstances et à la malchance historique le fait qu'une nation aussi exceptionnellement favorisée que la sienne du point de vue des dons et de la culture se soit révélée aussi improductive et effacée dans le domaine des réalisations tangibles: « La faute peut être exprimée ainsi: un Etat n'a pas de déveine. Ou bien encore ainsi: il n'est pas un don. Il a de la force et de la santé ou il n'en a pas; c'est la seule chose qu'il puisse avoir ou ne pas avoir. Du fait que l'Autriche ne les avait

[5] *Tagebücher*, herausgegeben von Adolf Frisé, Rowohlt Verlag, Reinbeck bei Hamburg, 1976, Band I, p. 950.

[6] *Ibid.*, p. 973.

[7] *Ibid.*, p. 1039.

[8] *Ibid.*, p. 1041.

[9] « Buridans Österreicher » (1919), in *Gesammelte Werke*, Band 8, p. 1031.

pas, il y avait l'Autrichien doué et cultivé (dans une proportion relativement élevée qui nous assurera une bonne place en Allemagne), et il n'y avait pas la culture autrichienne. La culture d'un Etat consiste dans l'énergie avec laquelle il rend accessibles des livres et des tableaux, avec laquelle il met en place des écoles et des instituts de recherche, offre à des hommes doués une base matérielle et leur assure l'impulsion nécessaire par la force du courant de circulation sanguine qui le traverse; la culture ne repose pas sur le don, qui, du point de vue international, est distribué de façon assez égale, mais sur la couche de tissu social qui lui est sous-jacente[10].»

La faiblesse de l'Autriche est qu'elle ne peut, sur ce dernier point, se comparer en aucune façon à l'Allemagne: «A partir de 1000 personnes intelligentes et de 50 millions de commerçants à qui l'on peut se fier, on peut faire une culture; à partir de 50 millions d'hommes doués et pleins de charme et de 1000 personnes seulement à qui l'on peut se fier en matière pratique, on n'obtient qu'un pays dans lequel on est intelligent et s'habille bien, mais qui n'est même pas en mesure de produire une mode vestimentaire. Celui qui raisonne par récurrence sur l'Autrichien, pour démontrer, à partir de lui, l'Autriche, croit que l'esprit public est la somme de l'esprit privé, alors que c'est une fonction qui est par essence plus difficile à calculer»[11]. En d'autres termes, l'Autrichien de Buridan «devrait conclure une bonne fois une union sacrée entre la spiritualité et la vérité commune et faire simplement les choses simples, en dépit du fait qu'il pourrait s'en abstenir de façon compliquée»[12].

Cette inaptitude typiquement autrichienne à réaliser une synthèse satisfaisante entre les exigences de la culture et celles de la vie pratique a été également ressentie par Kraus, qui l'exprime dans une formule tout à fait frappante: «Les rues de Vienne sont pavées de culture. Les rues des autres villes, d'asphalte[13]». Tout comme Musil, Kraus n'était pas convaincu que le prestige culturel d'une ville ou d'un pays puisse constituer un dédommagement suffisant pour les incommodités matérielles dont il était supposé être la contrepartie: «Je considère le déroulement sans accroc des nécessités de la vie extérieure comme un problème culturel plus profond que la protection de l'église Saint-Charles. Je suis bien assuré que les églises Saint-Charles peuvent uniquement s'édifier si nous conservons intactes toutes nos possessions intérieures, tout le droit à la réflexion et toutes les forces productives de la vie nerveuse, sans les laisser s'épuiser dans la résistance des instruments»[14]. En d'autres termes, le premier problème à résoudre pour

[10] *Ibid.*

[11] *Ibid.*, p. 1031-1032.

[12] *Ibid.*, p. 1032.

[13] Karl Kraus, *Dits et contredits*, traduction française par R. Lewinter, Editions Champ Libre, 1975, p. 161.

[14] *Ibid.*

une municipalité ou un Etat qui veulent avoir une politique culturelle digne de ce nom est d'assurer à leurs citoyens des conditions d'existence telles que la part d'énergie dépensée pour résoudre les problèmes concrets et venir à bout des épreuves pratiques de la vie quotidienne ne soit pas complètement disproportionnée: « Pour le fait que, dans un restaurant viennois, six 'serveurs' me demandent si j'ai 'déjà commandé' sans qu'aucun m'obéisse; pour le fait que la demande d''addition' se propage comme un écho sans être entendue; pour le fait que la répartition du pourboire selon les catégories d'âge, de mérite et de rang refoule tous les autres problèmes qui pourraient me passer par la tête; pour tout cela, la beauté de la cour extérieure du Palais ne peut offrir qu'une faible compensation »[15].

Arnheim, dans *L'Homme sans qualités*, se présente comme un homme qui n'est venu en Cacanie que « pour trouver dans le charme baroque de la vieille culture autrichienne un antidote aux calculs, au matérialisme, à l'aride rationalisme qui sont aujourd'hui le lot du créateur civilisé »[16]. Cet homme universel « réputé pour citer les poètes dans les conseils d'administration » et que l'on écoute volontiers parce que, comme dit Musil, « il était beau qu'un homme qui avait déjà tant d'idées, eût aussi tant d'argent »[17], apparaît comme une personnalité providentielle qui bénéficie, pour une part importante, du fait que « le temps de l'hostilité aux spécialistes avait déjà commencé »[18]. Et c'est ce Prussien génial que Diotime rêve paradoxalement de mettre à la tête de l'Action parallèle (pourtant destinée à procurer à la Cacanie une revanche spirituelle éclatante sur la Prusse ou tout au moins à lui éviter, dans ce domaine, une sorte de nouveau Sadowa), afin de réaliser la grande synthèse du capital et de la culture, de l'économie et de l'esprit, des affaires et de l'âme, de la réalité et de la pensée.

Tout comme Arnheim s'impose, aux yeux de Diotime, comme l'homme de la situation à une époque où il n'est plus possible d'abandonner passivement « aux guides patentés la responsabilité spirituelle de l'histoire »[19], l'« esprit de l'Autriche universelle » lui semble constituer l'antidote au pragmatisme et à l'utilitarisme des techniciens de la politique et le moyen de rendre celle-ci authentiquement européenne et intellectuelle. Dans ce partage léonin et cette association de dupes, l'Autriche, dont Musil dit qu'en dépit de ses dons si réputés, elle n'est jamais parvenue en pratique à représenter autre chose qu'« une contrariété européenne, tout de suite après la Turquie »[20], obtient la part de l'âme, c'est-à-dire de l'insatisfaction, du vide

[15] *Ibid.*

[16] *L'Homme sans qualités*, traduction française par Philippe Jaccottet, Collection Folio, tome I, p. 170.

[17] *Ibid.*, p. 312.

[18] *Ibid.*, p. 169.

[19] *Ibid.*, p. 313.

[20] *Buridans Österreicher*, p. 1031.

et de l'absence, et compense son abaissement sur le plan de la réalité par son élévation dans l'ordre de la fiction et du rêve. Elle peut être considérée, effectivement, selon la grande idée de Diotime, comme « la patrie de l'esprit », dont Musil dit qu'aujourd'hui « il touche tout au plus 0,5% de ses créances et se trouve paré en contrepartie du titre de créancier honoraire »[21]. En inventant la grande idée de l'« Autriche universelle », qu'elle ne craint pas d'identifier avec le monde entier, Diotime revendique, en fait, pour la Cacanie le rôle de créancier spirituel honoraire et désintéressé du reste de l'univers.

Dans sa communication au *Congrès international des écrivains pour la défense de la culture*, qui a eu lieu à Paris en 1935, Musil a défendu l'idée — peu séduisante pour le genre de public auquel il s'adressait — que les seuls « axiomes culturels » acceptables que l'on puisse à la rigueur proposer sont malheureusement beaucoup plus faibles et imprécis qu'on n'aimerait le croire. En particulier, contrairement à l'habitude qu'ont les hommes politiques de considérer « une culture prestigieuse comme le butin naturel de leur politique, de la même façon que les femmes sont échues autrefois aux vainqueurs »[22], la culture n'est jamais le produit direct de l'action de l'Etat: « La culture d'un Etat n'est pas la résultante de la moyenne de la culture et de la capacité culturelle de ses habitants, elle dépend de sa structure sociale et de circonstances multiples. Elle ne consiste pas dans la production de valeurs spirituelles du fait de l'Etat, mais dans la création de dispositifs qui facilitent leur production par l'homme individuel et assurent à de nouvelles valeurs spirituelles la possibilité d'exercer leur action. C'est sans doute à peu près tout ce qu'un Etat peut faire pour la culture; il doit être un corps vigoureux, docile, qui héberge l'esprit »[23].

La culture possède, de toute évidence, une dimension supra-nationale et supra-temporelle. Elle n'est pas liée intrinsèquement à une forme politique, à une idéologie ou à une classe. Elle n'est pas essentiellement une question de don ou de génialité, puisque celle-ci est, de toute façon, « distribuée comme l'occurrence des autres raretés »[24]. On pourrait croire que les régimes démocratiques de type parlementaire favorisent spécialement l'épanouissement de la culture. Mais les choses ne sont malheureusement pas aussi simples: « Ils garantissent à la culture une liberté très étendue. Mais, dans ce cas, ils garantissent la même liberté à ceux qui lui font du tort. Il n'y a pas de raison qui oblige à identifier, pour le meilleur et pour le pire,

[21] *L'Homme sans qualités*, I, p. 176.

[22] « Vortrag in Paris vor dem Internationalen Schriftsteller-Kongress für die Verteidigung der Kultur » (Korrigierte Reinschrift), in *Gesammelte Werke*, Band 8, p. 1261.

[23] *Der Anschluss an Deutschland*, p. 1042.

[24] *Vortrag in Paris*, p. 1264.

l'essence de la culture avec eux. Même l'absolutisme éclairé est bon, seulement il faut que l'absolu soit éclairé »[25]. Inversement, même si l'on songe au cas de régimes particulièrement autoritaires et hostiles à la culture, il n'est pas facile d'imaginer une infrastructure sociale et politique qui rendrait intrinsèquement impossible la formation d'une authentique culture. Musil trouve une partie de l'explication de ce phénomène déconcertant dans une remarque prophétique de Nietzsche, qui semble avoir marqué profondément sa réflexion sur le problème de la culture contemporaine: « La victoire d'un idéal moral est remportée par les mêmes moyens immoraux que n'importe quelle victoire: violence, mensonge, calomnie, injustice.»

Justifié ou non, le diagnostic formulé dans *L'Homme sans qualités* sur le cas de la philosophie correspond à l'un de ces paradoxes culturels qui rendent si difficile et hasardeuse la formulation explicite d'un véritable programme de défense de la culture: « Les époques de tyrannie ont vu naître les grandes figures philosophiques, alors que les époques de démocratie et de civilisation avancée ne réussissent pas à produire une seule philosophie convaincante, du moins dans la mesure où l'on peut en juger par les regrets que l'on entend communément exprimer sur ce point. C'est pourquoi la philosophie au détail est pratiquée aujourd'hui en si terrifiante abondance qu'il n'est plus guère que les magasins où l'on puisse obtenir quelque chose sans conception du monde par-dessus le marché, alors qu'il règne à l'égard de la philosophie en gros une méfiance marquée »[26].

En d'autres termes, si nous savons à peu près quelles sont les qualités individuelles qui constituent des « présupposés psychologiques indispensables » pour le développement d'une culture: liberté, franchise, courage, incorruptibilité, sens critique et sens de la responsabilité, amour de la vérité, etc., nous ignorons, en revanche, presque complètement par quels moyens directs ou indirects, nobles ou méprisables, elles peuvent être suscitées ou fortifiées. Musil remarque qu'« à moins que les qualités de ce genre ne soient soutenues chez tous les hommes par un régime politique, on ne les voit pas non plus se manifester dans les dons particuliers »[27]. Agir sur la connaissance des conditions sociales qui rendent possible la réalisation de ce préalable fondamental pourrait donc bien « être, pour l'autodéfense de la culture, la seule chose qui puissse être obtenue par des moyens non politiques »[28].

Cette conception originale des relations qui existent entre la culture et ses présupposés matériels, sociaux et politiques, est d'une importance cruciale pour comprendre le jugement que Musil formule sur le monde

[25] *Vortrag in Paris* (Korrigierte Maschinenabschrift), p. 1268.
[26] *L'Homme sans qualités*, I, p. 395-396.
[27] *Vortrag in Paris*, p. 1269.
[28] *Ibid.*

contemporain, et en particulier son refus systématique de se joindre au chœur des nostalgiques qui déplorent que la civilisation industrielle et technique ait rendu plus ou moins impossible le développement d'une véritable culture, en détruisant ce qu'on est convenu d'appeler l'« âme », c'est-à-dire ce qui, pour l'auteur de *L'Homme sans qualités*, se réduit à une sorte de « grand trou » que l'on remplit habituellement avec des idéaux et de la morale. En réalité, il n'y a aucune raison de croire qu'une époque comme la nôtre n'est pas, comme n'importe quelle autre, en mesure de produire sa propre culture, même s'il est vrai qu'elle peut être tentée de trouver dans sa situation particulière des éléments qui l'amènent à douter sérieusement de cette possibilité.

La seule inquiétude réelle de Musil sur ce point est liée à sa conviction (ou son impression) que la quantité totale d'énergie spirituelle disponible dans un groupe humain n'est pas illimitée et que les sociétés contemporaines pourraient être condamnées, par leur dimension et la complexité de leur mode d'organisation, à en distraire une part de plus en plus importante pour le simple maintien du minimum d'ordre, de stabilité et de sécurité dans l'existence quotidienne et dans les rapports entre les hommes, qui constitue l'une des conditions nécessaires du développement de la culture et de toute espèce de progrès, à commencer par le progrès politique, économique et social lui-même. De ce point de vue, il est possible que les représentants de l'esprit soient dans l'illusion, lorsqu'ils négligent le fait que l'esprit lui-même est probablement soumis à une sorte de principe de conservation qui réduit leurs possibilités d'action à une simple modification de la distribution de l'énergie spirituelle entre les différentes formes qu'elle peut prendre et les différents usages que l'on peut en faire. Ce genre de supposition pourrait inspirer un avertissement sceptique du type suivant: « Halte, vous les gardiens et les administrateurs de l'esprit humain! Aussi loin que remonte l'évolution historique, nous avons vu une capacité de production spirituelle qui est restée égale à elle-même en quantité. Ici, elle s'est dépensée dans les mille petites astuces de la vie quotidienne, là elle a pris, en tant que religion, la forme d'un mouvement puissant ou elle s'est dissipée dans les mille petits ruisseaux de la spéculation. Et vous tous, les travailleurs intellectuels, vous qui croyez être des augmentateurs de l'esprit, vous n'en êtes que des répartiteurs, vous ne changez rien à la somme, mais seulement à la division en énergie cinétique et énergie potentielle de l'esprit »[29].

Le « principe de distribution des énergies spirituelles » entraîne comme conséquence que, d'une certaine manière, « la culture et la politique se font réciproquement obstacle ». Comme le remarque Nietzsche: « Si l'on se dépense pour la puissance, la grande politique, l'économie, le commerce international, le parlementarisme, les intérêts militaires, — si l'on dissipe de

[29] *Tagebücher*, I, p. 70.

ce côté la dose de raison, de sérieux, de volonté, de domination de soi que l'on possède, l'autre côté s'en ressentira. La culture et l'Etat — qu'on ne s'y trompe pas — sont antagonistes: 'Etat civilisé' *(Kulturstaat)*, ce n'est là qu'une idée moderne. L'un vit de l'autre, l'un prospère au détriment de l'autre. Toutes les grandes époques de culture sont des époques de décadence politique: ce qui a été grand au sens de la culture a été non-politique et même *antipolitique*»[30]. Musil remarque à propos de ce passage qu'il faudrait ajouter aux ressources énergétiques énumérées par Nietzsche, dans lesquelles la culture et la politique puisent aux dépens l'une de l'autre, l'imagination, qui constitue précisément «ce qu'un aventurier, un poète, un politicien, un historien, un philosophe et un soldat doivent avoir en commun et qu'ils amènent, à leur détriment réciproque, à une forme unilatérale»[31].

Si l'on considère les choses de cette façon, la conclusion à tirer de la remarque de Nietzsche est simplement qu'un «peuple ne peut pas être en même temps politiquement et spirituellement créateur»[32]. Cela laisse, comme le constate Musil, tout l'espace possible à l'absence de créativité et ne contient absolument rien qui interdise à un peuple de n'être créateur ni du point de vue politique ni du point de vue culturel. Il se pourrait, en outre, que, comme on l'a remarqué plus haut, la quantité d'imagination et d'intelligence nécessaire pour réaliser simplement les conditions négatives de la culture et du progrès en général soit déjà devenue suffisamment grande pour que nos sociétés soient condamnées à une certaine stagnation à la fois sur le plan culturel et sur le plan politique lui-même, dans la mesure où l'instauration et la préservation d'un ordre supportable ont tendance à absorber l'essentiel de l'énergie disponible, sans laisser subsister aucune possibilité de mouvement. Si les simples dépenses de fonctionnement suffisent à dévorer la plus grande partie du capital énergétique, il est de plus en plus difficile d'effectuer les investissements nécessaires à la préparation d'un avenir qui ne soit pas simplement subi, mais construit. Que cette hypothèse pessimiste soit ou non en passe d'être justifiée, il est clair que l'absence de culture, que les représentants attitrés de l'âme — ceux qui, comme dit Musil[33], jouent l'*Erlebnis* contre l'*Erkenntnis* — reprochent, à tort ou à raison, à notre époque, s'explique, en tout état de cause, par de tout autres raisons et exige de tout autres remèdes que ceux qu'ils proposent.

Il n'est évidemment pas surprenant qu'un pays comme l'Autriche, qui était resté aussi profondément attaché à l'idéal ou à la mythologie d'une civilisation pré-industrielle et pré-urbaine rétrospectivement investie d'un caractère plus ou moins idyllique, ait produit, avant et plus encore après la

[30] *Le crépuscule des idoles*, Denoël/Gonthier, 1970, p. 68-69.
[31] *Tagebücher*, II, p. 1229.
[32] *Ibid.*
[33] *Ibid.*, I, p. 657.

catastrophe finale, quelques-uns des critiques les plus doués et les plus virulents de la modernité scientifique et technologique. Pour Karl Kraus, la guerre de 1914-1918 n'est pas seulement l'apothéose du nationalisme et du militarisme, mais également celle du machinisme et de l'industrialisme. Et elle confirme de façon éclatante l'avertissement qu'il avait formulé en 1908: « Nous avons été assez compliqués pour construire la machine, et nous sommes trop primitifs pour nous faire servir par elle »[34]. Le « progrès fiévreux de la bêtise humaine », qui est lié, d'une certaine façon, à la bêtise inhumaine du progrès lui-même, a fait monter les choses à une pression insoutenable, qui rend à peu près inévitable l'explosion finale: « La culture n'a plus la moindre possibilité de respirer, et à la fin on trouve une humanité morte couchée à côté de ses œuvres, dont l'invention lui a coûté tant d'esprit qu'il ne lui en est plus resté assez pour les utiliser »[35].

Heureusement, constate Kraus, la nature a fait comprendre aux « pionniers de l'inculture », qui voulaient abuser d'une dimension supplémentaire de l'espace pour les infamies de la civilisation, qu'il n'y a pas seulement des machines volantes, mais également des perturbations météorologiques et elle a mis, en 1912, un iceberg imprévu sur le chemin du *Titanic*. Evoquant la fin particulièrement édifiante de cette merveille de la technique à travers les commentaires déshonorants auxquels elle a donné lieu dans la presse, Kraus invite son lecteur à pleurer sur un monde capable de mesurer son importance à l'aune de la fortune totale représentée sur le navire, de parler du « cri de victoire d'une grande époque », qui perce comme une sonnerie de trompettes les lamentations sur le sort des victimes, et de s'exalter à l'idée qu'« une conversation des toutes dernières minutes a été consacrée au commerce »[36]. Dans cette « bataille décisive que le destin a livrée à leur flotte du progrès »[37], les hommes devraient plutôt reconnaître le juste châtiment de Dieu contre une époque qui l'a trahi pour la machine et ne pas s'étonner qu'il soit venu exercer sa vengeance sous la forme d'une sorte de *deus ex machina*.

Un bon nombre d'intellectuels autrichiens ont interprété l'effondrement de 1918 à peu près comme Kraus avait interprété le naufrage spectaculaire du *Titanic*. L'Etat moderne, la guerre industrialisée, la science mégalomaniaque et la technique asservissante sont devenus, à leurs yeux, les quatre cavaliers de l'Apocalypse, qui sèment le meurtre et la ruine. La machine a été décrite comme l'idole moderne assoiffée de sang, qui exigera de plus en

[34] KARL KRAUS, « Apokalypse (Offener Brief an das Publikum) », in *Untergang der Welt durch schwarze Magie*, Paperback-Ausgabe in 10 Bänden, Kösel-Verlag, München, 1974, Band 7, p. 11.

[35] *Ibid.*

[36] « Grosser Sieg der Technik: Silbernes Besteck für Zehntausend Menschen oder Furchtbare Versäumnisse: Gott hat nicht Schiffbau studiert », *ibid.*, p. 51.

[37] *Ibid.*

plus de sacrifices humains et à laquelle l'homme a déjà, de toute façon, consenti le sacrifice presque complet de son humanité. Wittgenstein remarque, en 1947, à propos de ce qu'il appelle « la conception apocalyptique du monde »: « Il n'est pas dépourvu de sens, par exemple, de croire que l'époque scientifique et technique est le commencement de la fin de l'humanité; que l'idée du grand progrès est un aveuglement, comme également celle de la connaissance finie de la vérité; que, dans la connaissance scientifique, il n'y a rien de bon ni de souhaitable et que l'humanité qui y aspire se précipite dans un piège. Il n'est absolument pas clair que cela ne soit pas le cas »[38]. Mais en même temps, une autre issue finale, qui n'est pas forcément beaucoup plus réjouissante, est concevable: « Il pourrait se faire que la science et l'industrie, et leur progrès, soient l'élément le plus permanent du monde d'aujourd'hui. Que toute supposition d'un effondrement de la science et de l'industrie entre-temps, et pour une *longue* période, soit un simple rêve, et que la science et l'industrie, après et avec une désolation infinie, unifient le monde, je veux dire, le rassemblent en *un* tout, qui ne sera alors habité par rien moins que la paix. Car la science et l'industrie décident bien les guerres, ou c'est l'impression qu'on a »[39].

L'ambivalence de l'attitude de Wittgenstein apparaît clairement dans la manière dont il s'exprime, en 1946, sur le problème de la bombe atomique: « La peur hystérique que l'opinion publique éprouve à présent devant la bombe atomique ou que, en tout cas, elle exprime, est presque un signe qu'on a fait là pour une fois une invention salutaire. Du moins, la crainte fait-elle l'impression d'une médecine amère réellement efficace. Je ne peux pas me défendre de l'idée suivante: s'il n'y avait pas là quelque chose de bon, les *philistins* ne se mettraient pas à pousser des cris. Mais peut-être est-ce là également une idée puérile. Car tout ce que je peux me dire n'est-il pas uniquement que la bombe laisse espérer la fin, la destruction d'un mal épouvantable, la science écœurante, qui a perdu toute espèce de consistance? Et ce n'est assurément pas une idée désagréable; mais qui dit ce qui pourrait suivre une telle destruction? Les gens qui discourent aujourd'hui contre la production de la bombe sont, il est vrai, le *rebut* de l'intelligence; mais même cela ne prouve pas absolument qu'il faille dire du bien de ce qui leur fait horreur »[40].

On pourrait comparer jusqu'à un certain point la réaction mitigée de Wittgenstein à celle d'Ulrich, qui est resté un admirateur de la science et de la technique, auxquelles il a cessé de s'intéresser directement, essentielle-

[38] L. WITTGENSTEIN, *Vermischte Bemerkungen*, eine Auswahl aus dem Nachlass, herausgegeben von G. H. von Wright unter Mitarbeit von Heikki Nyman, Suhrkamp Verlag, Frankfurt, 1977, p. 107-108.

[39] *Ibid.*, p. 120.

[40] *Ibid.*, p. 94.

ment pour des raisons négatives, c'est-à-dire, à cause des gens qui les détestent, des mobiles auxquels ils obéissent et des remèdes qu'ils proposent: « C'est ainsi qu'il se trouva des gens, déjà au temps où Ulrich devint mathématicien, pour prédire l'écroulement de la civilisation européenne sous prétexte que la foi, l'amour, l'innocence et la bonté avaient déserté l'homme; il est significatif que tous ces gens aient été de médiocres mathématiciens au temps de leurs études. Cela suffit à les convaincre plus tard que la mathématique, mère de la science naturelle exacte et grand-mère de la technique, était aussi l'aïeule de cette mentalité qui suscita pour finir les gaz toxiques et les pilotes de guerre. (...) D'Ulrich (...) on pouvait dire au moins ceci en toute rigueur, qu'il aimait les mathématiques à cause de ceux qui ne peuvent les souffrir. Il était moins scientifiquement qu'humainement amoureux de la science. Il voyait que, sur toutes les questions où elle se jugeait compétente, elle pensait autrement que les hommes ordinaires »[41].

Comme le remarque ironiquement Musil, c'est, d'une certaine façon, parce que Galilée et ses frères spirituels ont considéré les choses avec la sobriété et la « superficialité » caractéristiques de la science expérimentale que « sont nés plus tard (et bien peu de temps après si l'on adopte les mesures de l'histoire) les indicateurs de chemin de fer, les machines, la psychologie physiologique et la corruption morale de notre temps, toutes choses à quoi elle ne peut tenir tête »[42]. La raison pour laquelle Ulrich met fin à « l'essai le plus important » qu'il a effectué pour devenir un homme à qualités est la découverte du fait qu'« il ressemblait, même dans sa science, à un homme qui franchit une chaîne de montagnes après l'autre sans jamais apercevoir le but »[43]. En d'autres termes, les satisfactions que l'on peut retirer de la pratique de la science ne sont finalement pas assez différentes de celles que l'on trouve dans le sport ou la gymnastique pour donner un sens à l'existence d'un homme dont le problème n'est pas de continuer à développer ses capacités et à améliorer ses performances, mais uniquement de découvrir l'usage que l'on peut faire de ce que l'on sait faire. A un moment où le futur héros de *L'Homme sans qualités* ne s'appelle pas encore « Ulrich », mais « Achilles », Musil note dans ses *Carnets*: « Le mieux est de faire que A. soit un philosophe moderne, puisque là-dedans se reflète ce qu'il y a d'insatisfaisant et d'insatisfait dans notre époque. Il a obtenu son habilitation et, de ce fait, son sens sportif se trouve épuisé »[44].

Comme le remarque Nietzsche, du fait que toutes les vérités importantes de la science finissent par devenir ordinaires et communes, la satisfaction déjà très réduite qu'elle est susceptible de procurer au non-initié tend à disparaître plus ou moins rapidement. Et « si la science procure par elle-même

[41] *L'Homme sans qualités*, I, p. 64.
[42] *Ibid.*, p. 471.
[43] *Ibid.*, p. 74.
[44] *Tagebücher*, I, p. 379.

toujours de moins en moins de plaisir, et en ôte toujours de plus en plus, en rendant suspects la métaphysique, la religion et l'art consolateurs, il en résulte que se tarit cette grande source de plaisir à laquelle l'homme doit presque toute son humanité »[45]. Musil considère, comme Nietzsche, que la science a produit une surabondance de vérités, mais n'a jamais résolu le problème crucial (qui n'est, du reste, pas le problème de ceux qui la produisent, mais plutôt de ceux qui la reçoivent ou la subissent), à savoir celui de l'intérêt et de la valeur de la vérité elle-même. Mais il est clair que c'est ce problème-là qui doit être résolu d'une manière ou d'une autre et que les « combattants de l'âme » ne proposent rien qui ressemble de près ou de loin à une solution, puisqu'ils ne sont manifestement pas plus en mesure que quiconque de dire « à quoi devraient ressembler aujourd'hui une culture, une religion ou une communauté, au cas où elles voudraient admettre dans leur synthèse les laboratoires et les machines volantes et le corps social gigantesque, et ne voudraient pas simplement les présupposer comme dépassés »[46]. Ce qu'on appelle l'âme est, en réalité, essentiellement l'expression de la résignation et de l'impuissance d'une époque inférieure à sa tâche et dépassée par ses problèmes: « On exige par là simplement que le présent renonce à lui-même. Incertitude, absence d'énergie, coloration pessimiste caractérisent tout ce qui constitue aujourd'hui l'âme »[47]. Or, il est clair que, si le problème fondamental de notre temps est la recherche d'une synthèse « entre la pensée scientifique et les exigences de l'âme », on ne le résoudra pas par la négation et le refus, mais seulement à la condition d'en accepter résolument les données, c'est-à-dire « par un plus, un plan, une direction de travail, une autre utilisation de la science comme de la poésie »[48].

Le même processus de banalisation progressive qui affecte les conquêtes les plus extraordinaires de la science contribue également à dépouiller de leur intérêt les réalisations les plus prodigieuses de la technique. Pour le profane, qui ignore tout de l'excitation de la recherche et de la découverte, les résultats obtenus se révèlent finalement trop décevants pour justifier les sacrifices consentis et pour que le bilan des profits et des pertes ne paraisse pas franchement négatif. Dans ce double processus d'enrichissement et d'appauvrissement que représente le progrès scientifique et technique, le deuxième aspect est toujours celui qui devient, à plus ou moins long terme, le plus évident et le plus important. En un certain sens, on peut dire que la science et la technique ont réalisé quelques-uns des rêves ancestraux les plus fantastiques de l'humanité; et, de ce point de vue, « la recherche moderne

[45] *Humain, trop humain*, § 251.

[46] « Das hilflose Europa oder Reise vom Hundertsten ins Tausendste » (1922), in *Gesammelte Werke*, Band 8, p. 1087.

[47] *Ibid.*

[48] « Geist und Erfahrung, Anmerkungen für Leser, welche dem Untergang des Abendlandes entronnen sind » (1921), in *Gesammelte Werke*, Band 8, p. 1059.

n'est pas seulement une science, mais une magie, une cérémonie de la plus grande puissance sentimentale et intellectuelle, devant laquelle Dieu lui-même défait un pli de son manteau après l'autre, une religion dont la dogmatique est à la fois imprégnée et étayée par la logique dure, courageuse, mobile, froide et coupante comme un couteau, des mathématiques »[49].

Mais le problème est précisément qu'« on a perdu en rêve ce qu'on a gagné en réalité » et que la réalité obtenue ne ressemble généralement que de très loin à celle qui constituait l'objet du rêve: « Le cor du postillon de Münchhausen était plus beau qu'une voix mise en conserve à l'usine, les bottes de sept lieues plus belles qu'une automobile, le royaume de Laurin plus beau qu'un tunnel de chemin de fer, la mandragore qu'un bélinogramme, et il était plus beau de manger du cœur de sa mère pour comprendre le langage des oiseaux que de se livrer à une étude de psychologie animale sur la valeur expressive de leur chant »[50]. Tout se passe comme si la récolte espérée perdait de sa substance à mesure qu'elle mûrit et comme si les fruits n'avaient plus aucune consistance ni saveur, une fois que les branches sont chargées. Cela n'a rien d'étonnant, si l'on songe que le futur ne réalise, de toute façon, jamais les rêves du présent: « Avant d'avoir un avion, on a rêvé des avions et de ce à quoi ressemblerait le monde avec eux. Mais comme la réalité n'a été rien moins que semblable à ce rêve, on n'a absolument aucune raison de croire que l'évolution de la réalité conduira à l'état de choses que l'on rêve. Car nos rêves sont remplis de pacotille, pour ainsi dire de chapeaux et de déguisements de carnaval »[51]. Par rapport aux rêves, qui sont toujours vagues, abstraits et inconsistants, la réalité a l'inconvénient majeur d'être précise et concrète; et c'est la raison pour laquelle la réalité qu'ils engendrent à plus ou moins long terme ne peut presque jamais être considérée comme la réalisation de ce que l'on a rêvé: « On ne peut pas *construire* des nuages. Et c'est pourquoi le futur *que l'on rêve* ne devient jamais vrai »[52].

En d'autres termes, comme le constate Musil, une anticipation délibérée et explicite d'un avenir meilleur est toujours inutile:

« L'idéal instauré de façon consciente ne se réalise jamais. C'est la raison pour laquelle on est enclin à parler de déformations, compromis, concessions.

On doit être animé par l'espérance, l'amour et la croyance à la force de la vie. On a besoin de la connaissance de soi et d'une idée qui indique la direction, on n'a pas besoin d'une image du futur »[53].

[49] *L'Homme sans qualités*, I, p. 62.
[50] *Ibid.*, p. 62-63.
[51] L. WITTGENSTEIN, *Vermischte Bemerkungen*, p. 84.
[52] *Ibid.*
[53] *Tagebücher*, I, p. 361.

L'effet négatif le plus frustrant et le plus difficilement supportable des succès extraordinaires de la technique est, aux yeux de Musil, l'impression qu'ils donnent d'avoir rendu entièrement désuètes et passablement ridicules les représentations métaphysiques et morales traditionnelles, sans offrir une contrepartie susceptible de compenser cette perte irrémédiable: «...L'homme, dans tous les domaines qu'il considère comme supérieurs, se comporte d'une manière bien plus démodée que ne le sont ses machines. (...) A quoi bon l'Apollon du Belvédère, quand on a sous les yeux les formes neuves d'un turbogénérateur ou le jeu des pistons d'une machine à vapeur! Qui peut encore se passionner pour de millénaires bavardages sur le bien et le mal, quand on a établi que ce ne sont pas des «constantes», mais des «valeurs de fonction», de sorte que la bonté des œuvres dépend des circonstances historiques, et la bonté des hommes de l'habileté psychotechnique avec laquelle on exploite leurs qualités! Considéré du point de vue technique, le monde devient franchement comique; mal pratique en tout ce qui concerne les rapports des hommes entre eux, au plus haut point inexact et contraire à l'économie en ses méthodes»[54].

Il n'est pas certain, en réalité, que la perte soit aussi considérable qu'on a tendance à le croire, puisqu'il se pourrait que la majeure partie de ce que l'on continue à appeler pompeusement la morale s'occupe de problèmes purement «techniques» et qui pourraient sans doute être résolus par des procédés aussi sobres et efficaces que ceux de la technique, sans préjudice réel pour la morale proprement dite: «Cela constituerait un essai utile, si l'on consentait une bonne fois à limiter à l'extrême l'abus de la morale, qui (de quelque espèce qu'elle puisse être) accompagne toute action et à se contenter de n'être moral que dans les cas d'exception, qui s'y prêtent, et en revanche, dans tous les autres cas, à ne pas concevoir son action en fonction d'un autre type de réflexion que celui que l'on applique à la standardisation nécessaire des crayons ou des vis»[55]. Comme le fait observer Musil, avec le sérieux de l'ironie, aussi rebutante et inacceptable qu'elle puisse sembler au premier abord, l'application des méthodes d'uniformisation et de normalisation qui ont fait leurs preuves dans la technique et l'industrie aux choses de l'esprit elles-mêmes pourrait entraîner des avantages appréciables d'un point de vue qui n'est pas seulement fonctionnel, puisqu'en rendant les hommes plus ou moins interchangeables pour les choses sans conséquence on leur permettrait sans doute d'être plus facilement exceptionnels pour les choses qui le méritent et l'exigent réellement[56].

Notre époque, constate Musil, «est une époque d'accomplissement, et les accomplissements sont toujours des déceptions; elle manque d'aspira-

[54] *L'Homme sans qualités*, I, p. 59.

[55] *Ibid.*, p. 384.

[56] Voir l'esquisse «Normung des Geistes» (1927 oder später), in *Gesammelte Werke*, Band 7, p. 799-801.

tion, de quelque chose qu'elle ne peut pas encore, au moment où cela lui tient à cœur»[57]. Ayant transformé certaines des aspirations les plus utopiques des époques précédentes en une réalité banale et décevante, il est normal qu'elle retourne sa nostalgie vers la chose essentielle qu'elle ne peut réellement pas et à laquelle, pour cette raison, elle ne cesse de rêver, à savoir, précisément, revenir en arrière et retrouver ce qu'elle croit avoir perdu. De là ce «romantisme énorme qui fuit le présent en direction de toutes les espèces de passés, pour y trouver la fleur bleue d'une sécurité perdue»[58], oubliant, entre autres choses, que l'amère réalité d'aujourd'hui est justement le produit des inquiétudes et des insatisfactions d'hier, que la réalité idéale que nous voudrions retrouver ne doit son caractère idéal qu'à l'impression que nous avons de l'avoir perdue et que le passé auquel nous rêvons de retourner n'a probablement jamais eu de réalité ailleurs que dans le rêve qui le transforme en notre avenir impossible. Puisque le bien le plus précieux que le progrès scientifique et technique a enlevé à l'homme (qui a choisi délibérément, en choisissant la science, la privation spirituelle, sans prévoir qu'il la trouverait un jour intolérable) est la foi, la nostalgie de l'époque actuelle s'exprime essentiellement dans un besoin de croire qui est susceptible de revêtir les formes religieuses ou profanes les plus diverses et les plus suspectes.

Il semble que le chemin parcouru par l'humanité soit celui d'un déclin progresssif auquel il s'agit aujourd'hui de mettre fin: «On a caractérisé le déclin comme ayant descendu les échelons suivants: il y a d'abord eu une époque qui croyait simplement et fermement en Dieu. Puis est venue une époque qui devait se le faire démontrer par la raison. Puis une qui se contentait du fait que la raison ne puisse simplement rien démontrer contre lui. Et enfin la nôtre, qui ne croirait en lui que si elle pouvait le rencontrer sans cesse dans un laboratoire»[59]. De là cette «mer de lamentations» qui a envahi la littérature sur la destruction de l'âme, la mécanisation de l'existence, la déshumanisation de l'homme, victime des excès de la rationalité calculatrice et technicienne, le positivisme, l'individualisme, l'égoïsme et la férocité de l'homme contemporain. A un homme qui s'est affranchi des liens organiques traditionnels et ne bénéficie plus, en conséquence, de la sécurité et de la stabilité qu'ils lui procuraient, on propose comme remède la régression concertée et la restauration artificielle des valeurs anciennes: foi, simplicité, humanité, altruisme, civisme, solidarité nationale, etc. Cette volonté de régression et «cette situation morale qui ne trouve plus son assise en elle-même et la cherche derrière elle (race, nation, religion, force et

[57] *Das hilflose Europa*, p. 1088.

[58] «Der deutsche Mensch als Symptom» (1923), in *Gesammelte Werke*, Band 8, p. 1367.

[59] *Ibid.*, p. 1382.

simplicité antiques, bonté non pervertie)»[60] ne constituent pas, pour Musil, une solution erronée et illusoire, mais bel et bien le *problème* nouveau que notre époque doit résoudre et pour lequel on n'entrevoit pas encore de solution. La première condition requise pour qu'il puisse un jour être résolu est évidemment qu'elle le perçoive comme étant effectivement *son* problème propre et *sa* tâche spécifique. L'erreur initiale est celle qui consiste à traiter le phénomène à partir du présupposé que nous sommes engagés dans un processus de décadence qu'il s'agit d'enrayer: «L'état actuel de l'esprit européen est, à mon avis, non pas un déclin, mais une transition pas encore effectuée, non pas un excès de maturité, mais une immaturité»[61]. Autrement dit, la solution, si elle existe, ne peut être cherchée que dans le sens du mouvement actuel: «Il est, malgré tout, indiscutable pour moi que nous n'abandonnerons jamais à nouveau les avantages ainsi conquis et que nous pouvons surmonter les dommages subis. Et que nous gagnerons, si nous exagérons encore l'évolution qui a conduit jusqu'ici»[62].

L'idée de faire de l'Autriche une sorte de «parc naturel protégé» de la culture et de l'âme (et simultanément de la stagnation politique et économique) découle de l'illusion qu'il faut, d'une manière ou d'une autre, choisir aujourd'hui entre les exigences de la «culture» et les impératifs de la «civilisation». Musil critique cette alternative spenglérienne, en remarquant que la civilisation, en tant que stade ultime et prétendûment dégénéré de la culture, ne souffre pas, par rapport à celle-ci, d'un manque fondamental de spiritualité, d'idéalisme ou de générosité, mais simplement du fait qu'en raison de la complexité extrême des formes d'organisation économiques, sociales et politiques, les impulsions directrices et organisatrices ont une difficulté beaucoup plus grande à se transmettre et à agir. La solution ne peut donc résider que dans la création de conditions matérielles et sociales qui permettent aux efforts idéologiques en général d'acquérir la stabilité et la force de pénétration nécessaires. «Ce qu'on appelle la civilisation, au mauvais sens du terme, n'est, en fait, pour l'essentiel rien d'autre que le fait que l'individu se voit imposer le fardeau de questions dont il connaît à peine le premier mot (que l'on songe à la démocratie politique ou au journal), ce qui fait qu'il est tout à fait naturel qu'il y réagisse d'une manière complètement pathologique; nous imputons aujourd'hui à un commerçant quelconque des décisions dans lesquelles un choix consciencieux ne serait pas possible à un Leibniz»[63].

Wittgenstein formule, dans des termes un peu différents, le même genre de diagnostic sur la civilisation contemporaine: «A peu près de la même

[60] *Ibid.*, p. 1365.

[61] *Der deutsche Mensch als Symptom*, p. 1367.

[62] «Politisches Bekenntnis eines jungen Mannes» (1913), in *Gesammelte Werke*, Band 8, p. 1012-1013.

[63] *Das hilflose Europa*, p. 1091.

manière que l'on dit que les anciens physiciens ont découvert tout d'un coup qu'ils comprenaient trop peu de mathématiques pour pouvoir maîtriser la physique, on peut dire que les jeunes gens d'aujourd'hui se trouvent tout d'un coup dans la situation où l'entendement commun normal ne suffit plus pour les exigences extraordinaires de la vie. Tout est devenu si embrouillé que, pour le maîtriser, il faudrait un entendement exceptionnel. Car il ne suffit plus de pouvoir jouer le jeu comme il faut; il se pose toujours à nouveau la question: faut-il, en fait, à présent, jouer ce jeu et quel est le bon jeu »[64].

Le problème de l'époque actuelle est donc un énorme problème d'organisation spirituelle, qui n'est résolu pour l'instant, de façon satisfaisante, que dans la science, alors que partout ailleurs la production, la confrontation et la combinaison des éléments idéologiques sont pratiquement abandonnées au hasard. Ce qu'on est tenté d'interpréter comme une inaptitude constitutive de la société contemporaine à la production d'une authentique culture est donc en réalité simplement l'indice de l'existence d'un problème fondamental qui n'est pas forcément insoluble, mais dont la solution nous échappe pour l'instant. Musil remarque à ce propos: « Ne pas prophétiser que la bourgeoisie est finie; elle pourrait tout de même encore donner naissance à une culture. Mais bien montrer à quel point elle est organisée de façon peu favorable pour cela.

Et, à vrai dire, ce n'est pas le grand capitalisme, mais le petit capitalisme qui constitue l'obstacle. Ce n'est pas un hasard si les partis de la régression, le Centre et les Chrétiens-Sociaux, se complètent à partir de la petite bourgeoisie »[65].

Il va sans dire que la solution de ce genre de problème n'est à chercher dans aucun modèle antérieur et doit être entièrement inventée. A cet égard comme à beaucoup d'autres, la Cacanie, « cet Etat depuis lors disparu et resté incompris qui fut sur tant de points, sans qu'on lui en rende justice, exemplaire »[66], est bel et bien, aux yeux de Musil, l'Etat moderne le plus avancé: elle est celui où le problème s'est posé le plus tôt et le plus clairement, où règnent les illusions les plus caractéristiques sur sa nature véritable et où l'art de ne pas le résoudre a atteint son plus haut degré de perfection, c'est-à-dire le genre d'Etat auquel a été donnée pour la première fois la révélation de l'inutilité profonde de toute espèce de projet ou d'ambition, qui ne subsiste que « par la force de l'habitude », en équilibre instable sur le passé et l'avenir et sans jamais prendre le risque d'avancer ou de reculer.

[64] *Op. cit.*, p. 57.
[65] *Tagebücher*, I, p. 544.
[66] *L'Homme sans qualités*, I, p. 52.